

le non lu, le mal lu et l'illisible (suite de la page 1)

lement pour en constituer le texte proprement dit, qui est une incontournable difficulté, un texte qui s’amorce trop aisément est douteux. Mais aussi des textes peuvent être d’un abord difficile sans jamais s’avérer consistant. Aucun texte ne peut prétendre « exister » indépendamment de son lecteur.

illisible

Chaque lecteur peut fabriquer le texte presque autant que l’écrivain. Un lecteur peut presque inventer un texte de toutes pièces. Toutes les formes d’expérience de la lecture et de l’écriture peuvent s’imaginer, sans que jamais ne s’explique la profonde adéquation écriture-lecture qui peut surgir partout et nulle part.



Tout ce qu’on peut en dire, c’est que le lieu consacré au texte par excellence, journaux, livres qui paraissent, malgré la possibilité donnée ici comme ailleurs de lire, est le pire contexte possible de la lecture et de l’écriture. C’est là surtout que l’ennui individuel va régner devant tant de pauvreté et la passion fugace, brouillonne, procédant par sondages, ponctions, échantillonnages, sauts (auxquels l’écriture est adaptée) va chiffonner et filer. On peut aussi dire que la patience, l’imaginaire, l’effort de la pensée sont

Chose peut comparable en vérité à la parole, qui ne se contente pas d’ajouter son après son. L’illisible est paradoxalement ce en quoi un texte peut devenir texte à part entière. (Certes le paradoxe est la moins pardonnable forme de l’expression, pour être prétendument une facilité, un système. Je ne vois pas que ce soit le cas, du moment qu’il est la conclusion d’une pensée qui s’effectue, et pas un simple trait d’esprit systématique. Toute pensée est presque inévitablement paradoxale, ce qui ne la conclut pas pour autant, puisqu’elle va dans un mouvement circulaire.) Tout texte réputé lisible est déjà lu, mélu, négligé et ne présente plus que peu de caractères instructifs. Ce n’est plus que dans ce qu’il a eu d’ignoré, de lu de travers, qu’il peut être approché par une lecture originale. L’illisibilité est en propre ce qui offre à lire, ce qui doit toujours



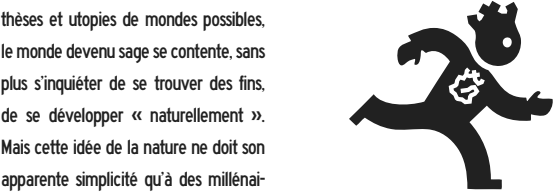
être approché dans un effort personnel, faisant fi de tout ce qui a déjà été lu dans le texte et qui est devenu justement l’illisible, dans ce cas-là. Même pour un texte qu’on a déjà lu soi-

la littérature est une horreur

(Dans ce Starbucks, je demande un bout de papier à la caissière; elle m’édite vingt centimètres de papier blanc de l’imprimante de tickets de caisse, sur

à l’humanité

Il règne une légende qui prétend qu’après avoir épuisé toutes les hypo-



cette compréhension permet d’entrevoir la forme conditionnée du monde et la dépasser.

Tout ce qui a un cerveau ne peut que mourir de honte de ne pas l’apercevoir ou de persévérer à l’ignorer.

txt est une publication des presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR

LASSITUDE.FR

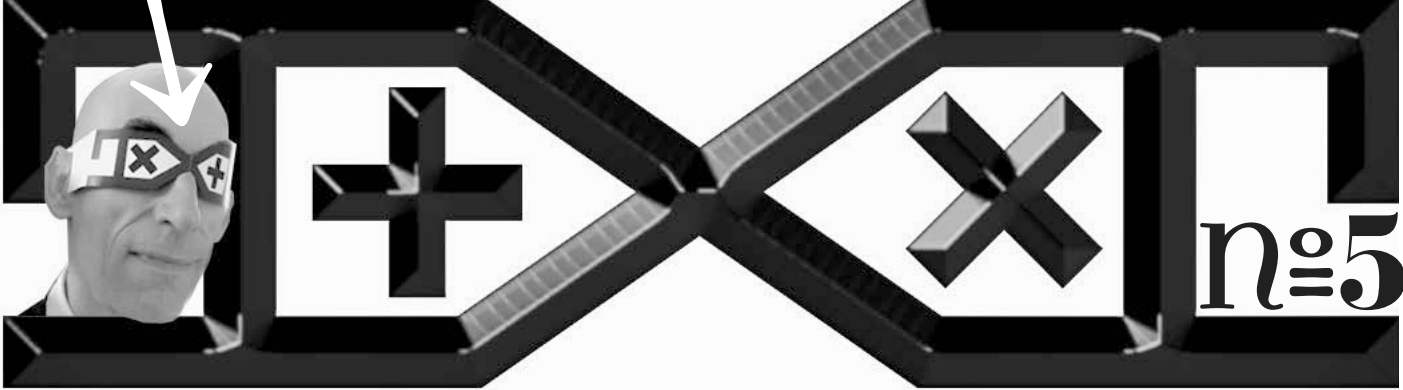
GRATUIT FRANCE 2015 - VII

9 782372 210782

BUVEZ+

Les boissons alcoolisées renforcent le lien social, égaient, sont de bons toniques cardiaques et donnent accès à des niveaux de concentration supérieure. Au delà d’une certaine dose, la bienveillante ivresse offre la détente en évacuant le stress et permet de repartir du bon pied. Buvez plus et plus souvent !

EN CADEAU : tes lunetxtes gratuites pour tout l’été de la vie, à monter toi-même page 2-3



en français dans le txt le non lu, le mal lu et l'illisible

Rien ne vaut d’être lu qui ne soit, pour une raison ou pour une autre, illisible. Ce qui est labelisé lisible est ce qui n’est plus à lire. Une façon de garantir que ce qui serait à lire est déjà lu, qu’il n’y a plus qu’à obtempérer à ce qui va retomber encore dans l’illisible. Ce n’est que la vraie lecture attentive qui transforme l’illisible en vrai texte. Taxer d’« illisibilité » est la sanction imposée à l’écrit par ce qui interdit toute lecture pour n’autoriser qu’un seul modèle d’obéissance. Une étude par Lizy Bel-Été.

Oublié dans sa dimension sacrée, le texte est désormais vite-lu, trans-lu, éludé. Avec la rédaction qui va avec : pas écrit, copié-collé, bien-écrit, écriture de rembourrage (écriture tampon). Mais l’écriture et la lecture propre n’en sont pas exclues pour autant. Ce texte non destiné à la lecture réclame non seulement un absentéisme du lecteur, toujours trop affairé pour lire et qui ne veut que des informations concises, mais aussi des techniques d’écriture qui lui correspondent, pla-	mécanisme qui ne tente même plus, grand bien lui fasse, de s’expliquer, une sorte de passe magique. Dieu outrepassé par une superstition auto-suggérée par mille et un démons dont il n’est qu’une figure comme une autre — ce qui n’est plus Dieu, l’Unique, le Monde, mais un Olympe en papier-crêpe. L’empire du scientisme ésotériste de la gitane à l’œil charbonneux, ses ombres nocturnes et ses envoûtantes nuées fumées. Alors qu’est-ce qui se distingue de la superstition pure et simple ? Descartes	déclarer et provoquer leur disqualification particulière. Le texte réputé illisible. Mal écrit, ni fait ni à faire, empli de fautes de français, d’orthographe, fait l’objet d’un rejet immédiat, et surtout si l’on sent par-dessus tout le manque de maîtrise, l’emploi mal assuré de formules toutes faites et manifestement incomprises ; c’est peut-être là que l’écriture doit s’aventurer, ou la lecture. Le texte ne présentant aucun intérêt. Il est disqualifié par l’attente bien spécifi-	Également le mésemploi de l’écriture, là où une bonne photo ou un dessin aurait été infiniment plus explicite et plus rapidement (ce qui suppose que l’on sache ce que l’auteur voulait dire d’une part, et qu’on savait mieux que lui comment cela devait être exprimé de l’autre).	ne peut plus trouver que par bribes. Il faut pallier l’illisibilité en complétant arbitrairement les failles. C’est là que l’on voit que toute forme d’illisibilité a son attrait à elle. Le texte ne peut valoir que par son illisibilité. Un texte super lisible serait le texte qu’on n’entend presque plus comme texte,
--	--	---	--	---

if(0sif0i0f0f0

çant des signaux à des endroits stratégiques où la lecture strictement réduite à la transmission d’un ordre, s’accomplit sans discussion, tout en comblant l’espace-texte avec des matériaux de récupération destinés à égarer comme à donner le sentiment de la découverte personnelle au lecteur. Le sacré, finalement, noyé dans les broussailles. La sacration du texte implique justement le cryptage. C’est plutôt le texte séculier, ou plutôt le texte hors-Dieu qui n’aura pas réussi à s’extirper du divin. Les ordres descendent toujours des cieux, par le langage, mais par l’entremise d’un	et Heidegger. Descartes parce qu’il a instauré l’absence du doute, Heidegger parce qu’il a supplanté cette certitude par celle de la mort. Tous les textes finissent par se revêtir de la carapace de l’illisible. On attaque un texte comme l’Everest, on doit s’y préparer, s’y résoudre, en concevoir chaque étape, chaque anfractuosité, de peur de perdre pied et de retomber dans le hors-texte ou, ce qui se produit tout autant, tout rater en voulant se hisser plus rapidement. On est au sommet, mais c’est l’ascension qui importait, on s’en rend compte trop tard. Toutes sortes d’illisibilité peuvent se	que de l’« intérêt » que tel lecteur est en droit, comme un groupe en général, d’attendre d’un texte. Ce n’est pas comme ça qu’on écrit, ce n’est pas ce qu’il faut écrire, c’est écrit avec le cul, on n’a pas le droit d’écrire aussi mal.
---	--	--

PUBLICITÉ



Toutes ces condamnations, ces disqualifications ayant une assise dans l’art consommé d’écrire tel que les grands modèles le fixent aux yeux du professeur de lycée. Également éliminé d’office, le texte odieux de suffisance ou de redondance, à la première personne, incapable d’une certaine objectivité supposée, etc. Isou est la quintessence de ce genre d’illisibilité. S’engager dans de tels textes requiert courage et capacité à s’en abstraire, ce genre-là étant pénible et contagieux. Le texte dans une langue inconnue, ou perdue, ancienne ou vieillie. Cette illisibilité-là est de l’ordre de ce à quoi la philologie doit s’atteler pour rapporter le texte à une lisibilité, laquelle est possible, mais pas sans détruire presque entièrement l’essentiel qui est détenu par l’illisibilité même. Le texte effacé, gratté (ah oui, la grande légende du palimpseste) qu’on

suite page 4

Un monde à monter toi-même !



un écho vintage du virtuel

Dans les années 90, à l'époque où le virtuel fait ses premiers ravages en faisant croire à l'émergence d'une nouveauté parce que des techniques laissent imaginer qu'on va bientôt marcher dans les rêves enfin pour de vrai, alors qu'on n'a jamais fait que ça, un lointain ancêtre de TXT, TNT Cosmos, publie une paire de lunettes parodiant les masques virtuels alors très en vogue. Le technozine d'alors offre à son lecteur la possibilité, d'ailleurs parfaitement virtuelle, de s'élancer dans « le réel » équipé

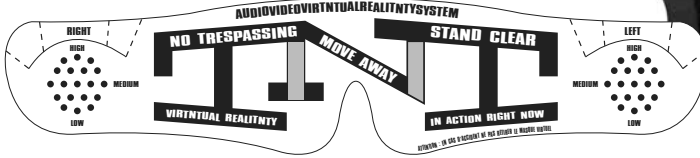
de ce masque au travers duquel il verra et entendra images et sons « depuis » ce filtre technozinien, pénétrant *ipso facto* le monde de la publication trimestrielle. Certains lecteurs n'hésiteront pas à découper leur journal pour tenter l'expérience et rapportèrent qu'elle fut stupéfiante. « Ça marche ! » clamèrent-ils. La preuve était faite, une fois de plus, que le monde n'est que celui que l'on perçoit (rires). Pendant ce temps-là, la virtualité de service, elle, accomplissait son méchant tour de passe-

pas pour nigaudins et nigaudines, sur le mode dernière habitude, c'est à dire mité, maudirent, de nouvelle vieillesse dont rien ne peut dépêtrer. Mais pourquoi le moche* séduisit-il tant, à tout coup ? C'est parce que la cible qu'il vise et que seule l'horreur dorée sur tranche peut séduire, est ce groupe humain de pilliers qui commencèrent froidement leurs dépêtrations il y a bien longtemps, les per-

fectionnèrent jusqu'à la révolution et, depuis, n'a plus cessé de piller. La seule différence est qu'il appelle ça améliorer, aider et autres inversions commodes. Il n'a progressé qu'en terme de fausseté. Le masque métaphysique est de retour.

**Ce retour du thème du moche,*

ressuscité de notre dernière volée de pamphlets, est dû au fait qu'en raison d'une compression d'actualité, la réédition des lunettes prévue dans ces derniers fut remise à plus tard. (voir Lassitude Actualités 4)



Mesure l'espace d'une de tes pupilles à l'autre. Agrandis ou réduis en conséquence de cette distance, en le photocopiant, le document ci-dessus. Contrecolle ensuite tes lunettes sur un carton fort et découpe-les selon les pointillés. N'oublie pas de faire les trous pour les yeux, sinon tu vas te casser la figure. Mets-les en place comme notre mannequin ci-contre t'en suggère la présentation. Tu es prêt pour envisager l'aveuglante lueur des ténèbres à venir. Sous aucun prétexte ne retire cette protection lorsque tu es confronté à des éclats d'obscurité trop scintillants. Bon été de la vie !

tes lunettes !

Fini l'univers dépassé des lunettes virtuelles parues dans TNT au siècle dernier, en pleine éclosion du multisensoriel et du réel infiniment coloré

par la subjectivité du regard, désormais oubliée. Les lunettes sont bien davantage un pare-feu, un écran protecteur

permettant à un autre oeil encore naissant, fragile, de diriger son regard en toute sécurité vers l'incandescence du vieil oeil qui lance ses dernières lueurs en se calcinant ; prendre garde aux éclairs fulgurants, aux flashes aveuglants que ce moribond minable, à l'origine d'un

culte de sauvages, va lancer dans son agonie interminable. Protégez-vous. Puis l'incandescence s'estompant, cette optique permettra de voir ce qui jusque-là était masqué. Tu vas pouvoir petit à petit décrypter, lire l'univers lunettuel dont tu vas soudain percevoir l'émergence inaperçue jusque-là ! Aurais-tu seulement pu l'imaginer hier ?

le textisme

Tout est trop hystériquement vivace autour du texte ; livre, résumé, couverture, numérotation des pages, typo, mots et phrases, paragraphes, surtout journaux et magazines qui les annoncent, promotion, tout y est sauf sa lecture, détail que tant de circonstances indispensables négligent comme l'allant-de-soi, l'évidence inutile à commenter. Mais la lecture n'a pas lieu, ne peut et ne doit pas avoir lieu et pour cela, double protection face à un double danger, il n'y a rien à lire de ce que personne ne lit.

Pendant le texte peut s'enorgueillir d'être un sacré fond de commerce puisque tout s'ordonne autour de son absence soigneusement orchestrée. Rien de plus important. On voit bien que le monde s'écroule sans la parole imprimée du livre, qu'il s'effondre aussi si on lit. Les acrobaties s'entrelacent infiniment autour du parler de... et la disparition elle-même, évidemment, produit encore plus de bavardage qui masquerait la parole du texte, s'il parlait. Mais rien n'est plus prévenu. Et cependant ne rien dire avec

tant de moyens finit par exprimer quelque chose malgré soi, même si ce n'est pas entendu. Déjà la toute-puissance, toujours menaçante et surtout là où on la réprime, de la parole du livre. Le dire est impossible à contenir. Même sans parler le dire explose de partout. Moins on dit et plus on en a déjà trop dit. Dire le contraire, abstraire, c'est encore tomber dans le dire. Il faudrait ne pas être pour supprimer tout parler ! Et encore, le non-dit viendrait avec la clarté exprimée par le non-être. C'est le pétrin. Les expédients repoussent un problème plus pressant à chaque instant. Le bâillon doit redoubler et plus il redouble et plus il dit ce qu'il est, qu'on n'écoute pas. Il faudrait un art du mentir qui fait défaut là où la vérité ne sait plus

faire tonner sa voix, c'est la figuration du réel qui flageole. Ce qui se dit malgré tout dans tant de dissimulation et verbiage est minable. On doit cacher, user du livre comme d'une denrée ordinaire dont le lire doit être exclu. La lecture si elle intervient encore, n'y vient que sous la forme d'un loisir qui se regarde au miroir du « je lis » déjà consommé dans l'acte d'acheter, le seul acte. Mais toujours introuvable, la lecture. Puis le livre, comme le sandwich, s'abandonne à peine acheté (ce qui vaut mieux), inachevé, vers d'autres appétences qui manifestent leurs urgences impérieuses dans la fuite en avant mimétique de l'hyperlien. Ici, pourtant, mon texte parle, comme partout, tous les jours, tout écrit et tout parle. Sans ces jactances, plus d'humanace.

Paranormal, hermétisme, irrationnel, autant d'expressions d'un scientisme révolté appliquant au secours de l'andouillerie désemparée qui se rabat, quand la science faillit, sur son contraire. Tous fous !

Chrétien de Troyes initiant le roman comme on ne se lasse pas de l'écrire, initie surtout l'art de flagorner la femme. Le mâle roucoule son chant beau autour de la petite femelle : Il est étourdi de sa beauté dit-il, et de sa gentille douceur, de sa chaste vertu, qu'il défendra jusqu'à la mort de son bâton viril. Il exprime sa flamme altruiste en de très aimables contours, où claquent l'oriflamme au vent et brillent les astres au métal des armatures, carapaces et aux flancs des montures. L'amour tient aussi fortement au cœur que l'appareillage des fortes tours. La donzelle, que dis-je, la Reine peu à peu, s'alanguit, s'amollit, assurée du bon secours et du sentiment éternel du crétin. Elle en a le con qui bâille. Elle mouille. Et de toi s'y jette vivement et s'en retire promptement. Il paraît qu'ainsi naissent des enfants du parler d'amour, sans qu'on

soit touché. C'est touchant. Le roman ne s'est jamais départi de cette caractéristique de mécanique de la séduction féminine. C'est la femme qui lit les romans essentiellement. On la voit encore pratiquer ce doux chant d'illusion dans les pages de la collection Polichinelle, ou, encore, les (américains encore, cet opprobre) romans de gare-à-tes-miches que dispensent aux voyageuses inquiètes, troublées, ennuyées et languides, de chevaleresques Relais H toujours prêts à venir à la rescousse de tant de perte pour leur refaire le coup du roman. Sinon c'est la télé et toute

Puis la femme s'est dissoute dans la féminité, laquelle ne sait plus tout à fait comment trouver ses frontières précises de la virilité ; le costume règne en despote pour définir encore des sexes, et encore. Oui ces sexes se différencient sans doute par leur forme ; mais qu'est-ce que ça signifie encore face à tant d'autres détails significatifs moins fatigués ? Le sexe n'est qu'une pièce d'identité, et l'identité, prise en ces détails, ne tient plus rien du tout. Corps, âmes, date et lieu de naissance, de mort, autant de faibles données, qui satisfont certes dans le cours d'un désir de savoir, mais pour un savoir qui ne sait plus que faire de lui-même, ni même ce que savoir veut dire.

Chrétien Destroy, *La descence de Troix*, Les presses de Lassitude, *Collection le livre à deux pages*.